



Beyond Gillette.

*“The third blade is invisible.
It belongs to me.”*

FERDINANDO FREGA
— NANDO THE SCRIBE —

THE GILLETTE QUADRILOGY • VOLUME IV

NAPLES-POST.COM

AU-DELÀ DE GILLETTE

THE COMPANY · 12

Le quatrième volume de la Quadrilogie Gillette : un manager engagé pour diriger une entreprise de pompes funèbres napolitaine, qui finit par prescrire des rasoirs Gillette aux morts, puis ses propres funérailles en survêtement, un au-delà avec comptoirs d'enregistrement et procédures d'intégration, les funérailles de cinq milliardaires observées en tant que consultant, et une dernière demande : renaître en Amérique — avec signature à la livraison.

COLOPHON

Ferdinando Frega — Nando le Scribe — La Cinquième Lame

Pionnier narratif du Code de comportement. Il a bâti un écosystème éditorial à un dollar autour d'une seule idée : la finance n'a pas un problème d'argent. Elle a un problème de comportement.

Édité et organisé au sein de l'écosystème **ONEDOLLAR-STORIES**. Architecture numérique : **NAPLES-POST · NOASPECTTIME · ONEDOLLAR-STORIES**. Première publication en 2026. Composé dans une mise en page typographique sobre et moderne, optimisée pour la lecture numérique. Publié aux États-Unis.

DROITS D'AUTEUR

© 2026 Ferdinando Frega. Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, y compris la photocopie, l'enregistrement ou d'autres procédés électroniques ou mécaniques, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf dans le cas de brèves citations incluses dans des critiques et de certains autres usages non commerciaux autorisés par la législation sur le droit d'auteur. Toute utilisation, reproduction ou distribution non autorisée de cette œuvre est interdite.

NOTE ÉDITORIALE

Ceci est le quatrième et dernier volume de la Quadrilogie Gillette.
par Ferdinando Frega — Nando le Scribe.

La séquence complète :

Volume I — Trois lames. Une Gillette. (2026) naples-post.com

Volume II — Brand Narrative Gillette. (2026) naples-post.com

Volume III — Gillette impossible. (2026) naples-post.com

Volume IV — Au-delà de Gillette. (2026) naples-post.com

Ce volume ne clôt pas le récit. Il abat le dernier mur.

AVANT LA PREMIÈRE COUPE

La plupart des gens passent leur vie à essayer d'être acceptés par des systèmes qu'ils n'ont pas construits. Systèmes d'entreprise. Systèmes éditoriaux. Systèmes sociaux. Systèmes familiaux.

Ils s'adaptent. Ils négocient. Ils attendent d'être reconnus.

Je n'ai jamais eu cette patience.

Ma vie a été façonnée par trois lames.

La première appartenait à un homme qui a fait d'une idée mise au rebut l'un des noms les plus reconnaissables de l'histoire moderne : **King Camp Gillette**.

La deuxième appartenait à mon père — quarante ans au sein de The Gillette Company — qui m'a appris que la discipline ne crie pas ; elle calibre.

La troisième est invisible. Elle m'appartient. Elle tranche à travers les industries, les identités, les pays, les échecs, le succès, l'écriture, le silence — et les systèmes qui ne savent toujours pas où me placer.

Ce livre n'est pas une célébration du succès. Ce ne sont pas des mémoires. Ce n'est pas un manuel d'affaires. Ce n'est pas une littérature en quête d'approbation.

C'est la chronique de ce qui arrive quand un homme cesse de demander où est sa place et commence à bâtir des structures qui obligent la réalité à le reconnaître.

Certains noms vendent des produits. Certains noms disparaissent. Certains noms laissent des marques longtemps après que la main n'est plus là.

Voici l'histoire de trois lames. Et de la raison pour laquelle un seul nom n'a jamais suffi.

LE TRAVAIL

Le travail ne m'a jamais fait peur, ne m'a jamais rendu malheureux. Je plaisantais avec ceux qui en souffraient : « *Si l'envie de travailler te prend, saute-moi dessus.* » Une façon

d'exorciser leur malheur et de leur montrer que, pour moi, le travail n'était qu'un divertissement rémunéré.

Ils me regardaient et ne comprenaient pas. J'étais toujours souriant, toujours heureux, même quand, sur le papier, je travaillais vingt heures par jour. La fatigue était un luxe qui ne m'avait pas encore rattrapé.

Avec le temps, j'ai compris pourquoi : un grand-père mineur, un père qui vendait sans jamais s'arrêter, et moi — le produit de leurs gènes. Je n'aurais pas pu être différent.

Dans mes expressions quotidiennes, démonstratives et bruyantes, je déclarais travailler pour la meilleure entreprise du monde. Les gens ne comprenaient pas, et je ne savais pas l'expliquer. L'argent n'était que la conséquence d'une représentation quotidienne entre théâtre et problèmes — le premier vous faisait réfléchir, les seconds vous obligeaient à les résoudre.

Alors je parcourus le monde, plus de soixante-cinq pays. Ma vie de consultant et de conseiller remplissait chaque heure, sauf la nuit. Jusqu'au jour où ma fille me demanda de rentrer à la maison, en Italie.

Comment aurais-je pu dire non. C'était en 2020. À l'instant où je mis le pied dans la maison, le téléphone sonna — indicatif de Milan. Une voix de femme : « *Je suis le docteur Musolino, de MERCURY URVAL. Nous avons votre CV. Un de nos clients recherche un profil comme le vôtre. Quelle est votre disponibilité ?* »

« Excusez-moi, dis-je, je rentre à peine d'Amérique du Sud et je ne suis pas sûr d'avoir compris en quoi consiste votre métier. »

Elle rit, brillante, vive, et passa à l'espagnol : « *Yo busco la cabeza por un trabajo. ¿Entiende ?* » Je répondis : « *Claro que sí.* » Nous rîmes tous les deux.

« Quand pouvons-nous faire un appel vidéo ? » « Programmez-le sur Zoom et envoyez-moi le lien. Je suis ponctuel. Je suis sérieux. » « Nous savons que vous êtes sérieux. Vous êtes le fils du Groupe Gillette. Nous avons collaboré avec eux pendant des années. Mais vous n'êtes jamais passé par nous. » « Je ne savais pas que vous travailliez pour eux. Belle occasion de vous connaître maintenant. Quoi qu'il arrive, ce sera un succès. »

Je raccrochai. Ma fille fronçait les sourcils. « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Papa, tu es marié. Tu viens à peine d'arriver et tu parles déjà avec une autre femme ? » « Giorgia, dis-je, le péché ne se commet pas quand on parle. Seulement quand on s'allonge. »

Nous rîmes.

L'APPEL VIDÉO

Je me présentai bien habillé : rasé, propre, montre, chemise bleu ciel, cravate bleue... et seulement un caleçon en dessous. Ma femme avait déplacé mon pantalon quelque part dans la maison et je ne pouvais pas ouvrir la valise pour en prendre un autre.

Il faisait chaud. Honnêtement, je n'étais pas inquiet. J'étais convaincu qu'elle ne verrait jamais plus bas que ma ceinture. Du moins, c'est ce que je croyais.

L'appel commença. Elle me présenta l'entreprise : une multinationale napolitaine active dans toute l'Europe, trois filiales, 176 véhicules, près de 120 employés. Ils avaient besoin d'un manager pour diriger le réseau des merchandiseurs et la force de vente.

Cela correspondait à mes compétences. Mais quand je demandai dans quel secteur ils travaillaient, elle rit.

« On peut s'appeler par nos prénoms ? » « Bien sûr. » « Moi, c'est Marta. » « Moi, c'est Nando. »

« Ils sont leaders du marché dans le secteur funéraire. Leur slogan, c'est : *“Si vous mourez, votre valeur de dépense augmente.”* »

Je ne bronchai pas. J'avais besoin de comprendre ce que les merchandiseurs avaient à voir avec les morts.

Le vrai travail se résumait ainsi : **responsable de l'agencement visuel de la présentation post mortem.**

Je ne compris pas. « Pardon, qu'est-ce que je dois faire ? » « Tu coordonnes le personnel qui place les morts dans les cercueils, les habille, les nettoie et veille à ce qu'ils soient présentables pour la famille. »

« Et le plus intéressant, c'est l'argent, ajouta-t-elle. Si tu acceptes, le premier mois, c'est 12 500 € plus les frais. Pas de contrat. Juste un reçu. »

« Pourquoi pas de facture ? » « Bonne question. Ils ont rayé ce mot de leur vocabulaire. La plupart des défunts, d'après leurs familles, ont été victimes de *“fatture”* — des mauvais sorts, pas des impôts. Alors, s'il te plaît, ne parle pas de factures. »

« Lieu de travail ? » « Au choix : Naples, Barcelone, Londres. Tu peux commencer dans trois jours. »

Je pensai : j'ai dirigé des vivants toute ma vie. Qu'est-ce que les morts auraient de si difficile ?

Nous nous saluâmes. Je lui annonçai que j'irais à Naples. Elle m'enverrait les détails par e-mail. Je n'avais rien à lui payer.

« Pourquoi rien ? » « Aujourd'hui, c'est moi qui offre. La prochaine fois que tu passes à Milan, invite-moi à dîner. Même si je suis mariée, pour une nuit je me rendrai entièrement libre pour toi. »

Je me levai, croyant l'appel terminé. Elle était encore en ligne. Elle me vit en caleçon.

Elle éclata de rire. « J'espère que tu ne comptes pas travailler comme ça. Ils ne sont pas prêts à te payer autant — ni à voir un manager en sous-vêtements. »

LA LIVRAISON

J'arrivai à la gare centrale de Naples. Un homme en veste noire et casquette tenait une pancarte : **sg. FREGA MAN... AGER.**

Où suis-je ?

Il me salua. « Nous devons d'abord faire une livraison, ensuite nous irons au siège. »

Nous montâmes dans une Mercedes 300 CDI — version funéraire. Ma valise à roulettes resta à l'avant. Pas de place à l'arrière : le cercueil y était. Notre livraison du jour.

Nous nous arrê tâmes à la résidence du défunt. Une femme dit : « Non, le mort n'est pas là à cette heure-ci. Vous le trouverez au numéro 38. Ici, c'est le douze. »

Pas Cinecittà. Les Quartiers espagnols. Pauvreté, criminalité, ironie, survie.

Je me mis à rire. Je savais que ce serait une expérience unique. Impossible à raconter aux gens — ils ne me croiraient jamais.

À la bonne adresse, avant de décharger le cercueil, le chauffeur demanda : « Le mort est ici ? » La femme répondit : « La fête est ici. »

« Mais avant de décharger, je dois savoir s'ils ont payé le cercueil, ajouta-t-elle. »

Il appela l'entreprise. Confirmé. Un cercueil de *classe reverse*.

Je ne compris pas. Dans la voiture, je demandai à Paolo, le chauffeur : « Que veut dire reverse ? »

Il me regarda. « C'est comme les ordinateurs portables reconditionnés. Un cercueil reconditionné. Garantie d'un an. On l'a récupéré dans un autre entrepôt funéraire, on l'a nettoyé, on a remplacé la doublure, on l'a désinfecté et on l'a remis sur le marché. »

« Et l'avantage ? » « La famille paie moitié prix. Elle économise. À Naples, on fait attention à ces choses-là. »

LE SIÈGE

Une maison au bord de la route, entourée d'un immense champ. Deux entrepôts à côté. Chaque soir, le même camion, le même chauffeur, à la même heure, livrait des cercueils vides. Cela me fit réfléchir — sans m'inquiéter.

Je vérifiai une étiquette : *Made in Austria*. Faux. Origine réelle : à douze kilomètres, **SECONDIGLIANO**.

Maurizio, le propriétaire, m'emmena dans un B&B. Petit studio, fonctionnel. Une femme de chambre polonaise, jeune, gentille,

obèse, qui observait mais ne parlait pas.

Le lendemain matin, je la saluai en polonais. Elle fondit.

Ma femme appela. Je ne lui dis rien du spectacle. Seulement que c'était un travail sérieux. Et je donne toujours tout. Le travail n'est pas un jeu.

Ne laisse jamais le paysan savoir combien le fromage est bon avec les poires.

À 2 heures du matin, Paolo frappa à ma porte. « Il faut y aller. Une livraison. Vous devez donner les instructions pour votre travail. »

Personne ne m'avait dit quel était mon travail.

Quelques kilomètres. Un homme de soixante-douze ans. Crise cardiaque. Il fallait l'habiller, le nettoyer, le préparer pour les photos.

« Comment on le rase ? demandèrent-ils. »

« Utilisez une Gillette JETABLE. » Ils n'en avaient pas. Ils me montrèrent un rasoir Gillette qu'ils appelaient *la binette*. Mais où diable suis-je.

Ils s'apprêtaient à utiliser un pain de savon pour la mousse.

« Pourquoi vous n'utilisez pas de mousse à raser ? »

« On utilisait PRORASO. Offre exclusive 600 ml, au prix du 200 ml. On a économisé. Quand il n'y en a plus eu, on est revenus au savon. »

« Allez acheter un après-rasage de la SÉRIE EMULSIONI. Sans circulation, l'alcool n'adhère pas à la peau. Celui-ci, si. »

Pour les vêtements, la famille avait fourni son costume de mariage. Porté pour les deux jours les plus importants de la vie d'un

homme : le mariage et la mort.

De la philosophie populaire partout. La logique est remplacée par la nécessité. C'est pour ça que les vrais managers ne restent pas dans les bureaux — ils vivent sur le terrain, là où respire la réalité.

Sur le chemin du retour, un autre appel. Une autre maison. Un homme de quarante ans, cancer.

« Comment on le rase ? demanda la nouvelle équipe. »

« Allez au marché. Achetez un MACH3 ou un FUSION GILLETTE. Un homme de son âge mérite un confort sans date d'échéance, où qu'il aille. Et prenez un gel à raser Gillette. Je vais vous montrer — un peu sur le bout des doigts et ça monte comme de la crème fouettée. »

Ils suivirent les instructions. Les familles étaient contentes. Et je compris : même après avoir quitté Gillette, je vendais encore leurs produits. Je ne pouvais pas m'en empêcher. La mère est toujours avec moi.

LE LENDEMAIN

Chaque jour ressemblait à une pièce de théâtre avec des acteurs différents. La mort paraît statique aux vivants — elle ne l'est pas.

Une femme vint au bureau. Sa vieille mère venait de mourir. Sa demande me surprit, mais ne me choqua pas.

La défunte avait quatre-vingt-trois ans, avec une forte repousse des poils sur les jambes. Avant que l'on ferme le cercueil, elle voulait qu'on rase sa mère.

J'envoyai l'équipe féminine. Elles s'apprêtaient à utiliser des rasoirs pour hommes pour un rituel féminin — deux mondes qui

se rencontrent rarement et se heurtent souvent.

Jusqu'aux années 90, les femmes utilisaient les lames de leur mari. Puis le marché créa des produits pour les femmes. Pourquoi ne pas créer de nouvelles habitudes culturelles ?

Je dis à Vanessa d'aller au magasin le plus proche acheter des rasoirs JETABLES AGILITÉ — ceux que nous vendions autrefois — ou des VENUS GILLETTE, plus une mousse SATIN CARE.

Tout fut fait à la perfection. Au bout de sept jours, l'entreprise avait résolu son plus gros problème : **l'information**.

Le samedi soir, les équipes firent la queue pour être payées. J'étais dans la file, moi aussi. Puis je sortis du rang, je partis et je rentrai chez moi, auprès de ma famille.

J'avais donné mon savoir à ces gens. Et je décidai qu'il ne devait pas être payé. Quand une chose est faite pour le bien, l'argent n'a aucune raison d'exister.

Parce que je suis ainsi.

Nando

MES PROPRES FUNÉRAILLES

J'avais toujours préféré esquiver les enterrements. Me souvenir des gens pour ce qu'ils avaient été, et non pour la façon dont on les avait emballés et expédiés : je m'en sentais plus digne. Mais cette fois, je ne pouvais pas me dispenser d'y assister. C'étaient *mes* funérailles.

Six pauvres bougres portaient le cercueil. Ma fille refusa le classique costume noir et m'habilla d'un survêtement. « Où que tu ailles, tu dois rester à l'aise, dit-elle. » Baskets comprises. Et mon

téléphone, habilement glissé dans une petite pochette. Un kit de pique-nique pour l'au-delà.

Le corbillard était assez confortable, même si l'amortisseur arrière gauche avait sérieusement besoin d'aide. À chaque nid-de-poule, mon testicule gauche s'échappait du slip. Il n'y avait pas de lumière dans le cercueil, je ne pouvais donc pas le remettre en place. Une bouffée d'air frais dans les ténèbres de l'éternité.

À l'entrée de l'église, on me posa sur quatre poutres en bois. Mon seul souci : m'avaient-ils bien placé, ou allais-je rouler par terre comme un sac de pommes de terre ? Puis je me souvins : j'étais déjà sur le plancher de la vie, mort.

Le prêtre parla. Quelques vérités, beaucoup d'inventions. Puis le défilé des gens venus lire des choses sur moi. Jusqu'à ce qu'une vieille femme s'approche, embrasse le cercueil et demande : « Je peux l'embrasser avant que vous le mettiez dedans ? »

Une amie se leva et dit : « Mon mari me demandait toujours la même chose avant de le mettre dedans. Un dernier baiser. » Ahahahah.

Fin de la cérémonie. Seuls le chauffeur et moi partîmes pour le cimetière. L'adresse était écrite directement sur le cercueil : *Cimetière de Condera, aile mortuaire, lot quarante-cinq, tranche 23, deuxième étage, première niche*. Impossible de se tromper. L'humanité avait évolué : plus de sections hommes ou femmes. Rien que des morts. Efficace.

Il me livra, me fit un signe de la main et repartit. Et je me dis : *Et maintenant, je fais quoi ?*

Deux dames — mortes depuis quelques années — passèrent et m'invitèrent à une pause-café pendant que le Conseil du Syndicat

funéraire approuvait les nouvelles règles pour les nouveaux venus.

J'étais curieux, mais fatigué. Un nouveau rôle, un nouvel actif, quelque chose à apprendre pour que le monde ne puisse dire qu'une seule chose :

J'étais curieux, mais épuisé. J'étais mort depuis moins d'un jour et on me donnait déjà de la paperasse. Même l'éternité avait ses procédures d'intégration.

Nando

ALDILA' STREET, NEW YORK

Le soir avant que tout arrive, je mangeai un peu lourd. Des poivrons frits aux pommes de terre, un jarret de porc d'un kilo, deux verres de vin rouge et — juste pour conclure avec élégance — un bol de salade de haricots borlotti.

C'était le 7 mai 2058. Je n'avais que quatre-vingt-treize ans, mais je ne les faisais pas — autrement dit, je ne les affichais pas. Un vrai Calabrais : réservé, pas secret. C'était ma façon d'être. C'était moi.

Ahahahah.

Puis cela arriva : je vis mon corps encore étendu dans le lit, et moi j'étais dehors, à le regarder. Je me dirigeai vers le bureau pour l'allumer et écrire une histoire — je l'avais fait pendant si longtemps que c'était devenu mon passe-temps favori. Mais mes mains ne commandaient plus les éléments visibles.

J'étais mort. J'étais en route pour l'au-delà.

La première question que je me posai ne fut pas qui j'allais rencontrer, ni comment j'y arriverais. Non. La seule chose qui me

restait en tête, c'était : **comment les gens qui m'avaient connu allaient-ils réagir à mon départ ?**

Je les imaginais déjà.

« Il était temps. » — Ceux qui m'avaient toujours supporté.

« C'est un de ses tours. » — Les pessimistes.

« Une autre façon de raconter sa vie. » — Le petit monde de WordPress.

Les IA ne réagiraient pas du tout.

Les parents et les amis ? Ils avaient déjà franchi cette frontière avant moi. Je ne faisais que les rattraper.

Une main sur mon épaule me signala que quelqu'un était venu me chercher. Et nous commençâmes à voler — du moins, c'est ce que je crus. Mais pas comme les oiseaux, pas comme les avions, pas comme quoi que ce soit que nous ayons jamais imaginé. Pas d'ailes d'ange, pas d'ascension de cinéma. Tout cela n'était que le format qu'on nous avait vendu.

Le passage était tout autre.

Je me retournai pour regarder la main sur mon épaule, et nous étions déjà dans la nouvelle maison.

Mieux que FedEx pour livrer les colis. Ahahahah.

À l'entrée, un homme s'occupait de l'enregistrement, et j'avais mon numéro pour entrer.

Ici, la machine « prenez un numéro » avait été abolie. Tout ce qui ressemblait à une file d'attente représentait le diable, et les seuls représentants admis étaient ceux qui avaient fait ce métier de leur vivant. Rien de plus.

Mon tour arriva, et la phrase d'accueil fut :

« Oh non, nous avons enfin réussi à vous faire venir ici. Douze fois, douze tentatives. Qui êtes-vous ? »

Personne en particulier. Juste quelqu'un que vous n'attendez pas.

Nando

SUITE I

Bon, j'étais arrivé dans ce lieu, connu des seuls fils de la Veuve — du moins quand j'étais vivant. Mais maintenant, que devait-il se passer ? Quels événements ? Je cherchais le CEO, mais je n'arrivais pas à le trouver.

Une femme passa, bien habillée, très polie. Elle ne s'arrêta pas. Elle laissa un billet plié sur la surface la plus proche et continua son chemin.

Je l'ouvris. Salle. Heure. La Salle des Pionniers, 11 h 00.

Pas de plan. J'avais déjà les outils.

Seule la dernière période de ma vie — à peine 35 ans — était examinée. J'eus de la chance. Le reste des conneries que j'avais faites était prescrit. Je n'aurais rien à justifier ni à expliquer.

Je ne sais pas conduire, pas de voiture, pas de marche à pied — mais je me retrouvai dans la salle. Et qui est-ce que je trouve assis autour de la table du conseil ?

Je parie que vous ne le croirez jamais, même en essayant.

C'est moi, à 5 ans. Et je me mis à pleurer — non par émotion, mais parce que je n'arrivais pas à comprendre comment j'étais arrivé là, ni à quel âge.

Une question familière résonna :

« Vous vous souvenez quand je vous ai demandé si vous étiez prêt à vivre jusqu'à 93 ans ? »

« Oui, répondis-je. »

« Et plus tard, quand je vous ai demandé si vous étiez prêt à souffrir de voir vos proches partir avant vous ? »

« Oui, répondis-je. »

« Vous continuez d'être extrêmement cohérent. Je l'ai dit au CEO, mais il ne m'a pas cru. Et maintenant, nous ne savons pas à quel logement vous affecter. »

Dante a écrit la Divine Comédie, mais il n'avait pas prévu votre catégorie. Même Bezos, avec Amazon, n'y est pas parvenu. Et Google a planté pendant presque 30 ans.

« Nous comprenons parfaitement, mais laissez-nous du temps. Nous vous demandons de rester en stand-by. »

Stand-by. Je croyais que c'était un terme de marketing. Puis je me demandai si c'était aussi une position du Kamasutra. Nous étions dans l'au-delà, et je n'avais toujours pas étudié cette expression.

Nando

SUITE II

Ici, le temps fonctionne autrement. Je le remarquai quand j'essayai de compter depuis combien de temps j'attendais et que je constatai que le nombre ne cessait de changer de direction.

Puis une voix — pas la sienne, cette fois. Juste une voix, venue d'aucun point de la salle.

« Salle 2. 13 h 00. »

Je ne demandai pas comment m'y rendre. J'avais déjà les outils.

La commission s'était réunie pour décider de ce qu'il fallait faire de moi. Après une longue séance, elle rendit son verdict :

« Vous avez le mandat officiel de créer la version ÉTERNITÉ de ONEDOLLAR.STORIE. ALDILA.' À une condition. »

« Quelle condition ? »

« Avant que vous publiiez, nous devons lire les histoires. »

J'avais déjà vécu quelque chose de semblable, mais c'était le dernier lieu où demeurer. Et je devais prendre une décision à tête reposée.

Alors je demandai : « Qu'est-ce que j'obtiens en échange ? »

« Que voulez-vous ? »

« Juste 1 USD. »

Nando

SUITE III

À un moment, je me demandai pourquoi je n'avais pas faim, pourquoi je ne prenais pas de douche, ne me rasais pas, ne faisais pas ma routine habituelle du matin. Que j'étais bête — cela devint évident tout de suite : je n'avais pas de corps, alors qu'étais-je censé entretenir ?

Personne d'autre n'était visible. Mais chacun était simplement réservé, et derrière chaque âme il y avait une mission qu'elle n'affichait pas.

Puis le plafond parla. Ou le plancher. Ici, la direction n'a aucune importance.

« Frega. »

Et je répondis : « Excusez-moi, mais si le corps n'est plus là, comment avez-vous fait pour garder le nom de famille ? »

La voix rétorqua, agacée : « Si déjà nous ne pouvons pas vous classer, ni vous placer nulle part, vous voulez que nous effacions la seule référence que nous ayons ? Et alors, comment vous identifier ? »

« Bon. Dites-moi ce que je peux faire pour vous. »

« Nous avons été avisés que, dans les sept prochains jours terrestres, quelques-uns des milliardaires les plus célèbres vont arriver ici. »

« En visite ? demandai-je. »

« Ici, nous ne faisons ni Actionnariat ni Wall Street Éternité. Juste une OPA de temps en temps, mais cela ne vous concerne pas. Ils viennent parce que leur heure est venue. Mais nous avons besoin de vos services de consultant en tant que superviseur funéraire. Vous devez observer et rapporter ce que les gens disent et pensent d'eux après leur mort, et comment ils se comportent. »

« Que m'offrez-vous pour cette opération ? »

« Comme d'habitude : 1 USD. »

« Pas cette fois. »

« Que voulez-vous, alors ? »

« Renaître pauvre, comme avant. Mais cette fois vraiment en Amérique. Sans erreur. »

« Pourquoi ? »

« Il y a une chose qui me manque plus que tout sur Terre. »

« Les femmes ? »

« Non. »

« Quoi, alors ? »

« L'odeur des bouches d'égout quand la vapeur monte. C'est chez moi. C'est ma place. »

Nando

SUITE IV

On me remit la liste, et je fus franchement surpris que tous ces milliardaires soient morts ensemble. Comment étais-je censé les raconter un par un ? Il aurait fallu siéger au Fonds monétaire international, alors je demandai une dérogation : un rapport à la fois.

Et pour des raisons personnelles, je commencerais par l'oncle Warren — il avait possédé ma Gillette, je lui devais bien cette politesse.

Ensuite, je passerais aux autres. Mais ce que vous allez entendre est singulier, et n'enseigne qu'une chose : nous ne sommes qu'un contenant temporaire, pas un temps qui contient quoi que ce soit.

- **funérailles de Jeff Bezos** → argent, pouvoir, héritage, médias

- **funérailles de Bill Gates** → technologie, contrôle, philanthropie, intelligence

- **funérailles d’Elon Musk** → culte de la personnalité, chaos, adoreurs, Mars
- **funérailles de Warren Buffett** → vieux capital, succession, silence
- **funérailles de Donald Trump** → spectacle total, factions, cirque médiatique

Bonne lecture.

Nando

SUITE V

Funérailles de Warren Buffett → vieux capital, succession, silence

Elles se déroulèrent à huis clos. On n’attendait qu’une poignée de personnes — après tout, avec Berkshire, il n’avait été rien de plus que le contenant de quelques hommes détenant beaucoup d’argent, et il n’avait jamais vraiment dirigé d’entreprise commerciale, du moins pas directement.

Ceux qui remplissaient inévitablement la salle, c’étaient des journalistes et la presse, un ou deux collègues, deux vrais amis, des proches, et l’inévitable secrétaire de toujours — celle avec qui il n’avait jamais couché. Tous prêts à saisir une virgule pour en faire un article, une note, un événement dans l’événement. Heureusement, aucun d’eux ne tenta d’écrire un livre.

L’oncle Warren, comme toujours, les avait tous devancés. Et quand il parlait, on l’écoutait — comme on écoute un grand-père qui rassemble ses petits-enfants et leur parle des animaux de la

savane avec une minutie microscopique. Sauf que sa savane, c'était son bureau du Nebraska, et presque personne ne le savait.

Quelqu'un, chuchotant sans remuer les lèvres, demanda à son voisin s'il valait la peine de garder cette action ou de la vendre — un instinct sans remède. Et le conseil du maître était toujours le même : si vous n'êtes pas prêt à voir votre argent perdre de la valeur sur le marché, restez chez vous et mettez-le sous le matelas. Il perdra de la valeur de toute façon, mais au moins vous saurez toujours ce qu'il en reste.

Pendant l'homélie du prêtre, il y eut une lettre — arrivée quelques heures plus tôt à peine — et il tint à la lire lui-même :

Nous ne t'oublierons jamais. Tu as été et tu restes l'indice de nos vies, et tes enseignements ont déjà été transmis aux nouvelles générations. Parce que tu es, et seras toujours, l'homme qui a dit : s'il pleut dehors et que tu veux recueillir de l'eau, ne sors jamais avec une passoire.

Adieu, mon oncle.

Nando

Façonné par Gillette. Toujours ton neveu fidèle, oncle Warren.

SUITE VI

Funérailles d'Elon Musk — culte de la personnalité, chaos, adoreurs, Mars

Je m'attendais à une foule plus nombreuse. Au lieu de cela, je trouvais des managers qui avaient l'air presque soulagés — comme si Elon avait été un repas difficile à digérer, un plat riche qui ne

cessait de remonter. Un pauvre homme avec trop d'argent. Tel était le gros titre silencieux.

Dans les conversations chuchotées, le même refrain : sa mère — mannequin, femme de ménage — et la façon dont le destin avait couronné le Gamin homme le plus riche de la Terre, sans qu'il ait jamais eu une femme stable à qui tout laisser. Hybride, comme son entreprise. Moitié génie, moitié bug.

Les journalistes étaient là, bien sûr. Le cirque médiatique ne manque jamais des funérailles qui promettent de l'audience. Le rituel était celui de toujours — caméras, murmures, l'odeur des fleurs mouillées.

Mais le prêtre... le prêtre était le vrai coup de théâtre.

Quand il parla d'Elon, il dit : « C'était un ami fidèle. Un jour, il m'a aidé à changer la batterie de ma Tesla et m'a fait une remise de 2 %. Grâce à ce moment-là, je suis devenu prêtre. Et c'est pour cela que je suis ici avec lui aujourd'hui. »

Nous ne savions pas s'il fallait rire, pleurer ou appeler un psychiatre. Car à cet instant précis, **Sam Altman** fit irruption — les yeux rouges, la voix brisée — se jeta sur le cercueil et cria :

« Espèce de fils de pute. Tu m'as poursuivi en justice pour 130 milliards de dollars. Tu as perdu. Et tu ne m'as même pas donné la satisfaction de te lire le verdict. »

Parmi les couronnes, l'une se détachait : un unique œillet envoyé de la Maison-Blanche. Personne ne découvrit jamais l'expéditeur. Ou alors tout le monde le savait et faisait semblant de l'ignorer.

Son Twitter — devenu X, devenu énigme — était sa signature. Elle le marqua le jour de sa naissance et le jour de son départ.

Nando

SUITE VII

Funérailles de Jeff Bezos → argent, pouvoir, héritage, médias

J'affirme en toute sérénité que ce sont les funérailles qui m'ont le plus intrigué — ni pour l'**argent**, ni pour le **pouvoir**, ni pour l'**héritage**, ni pour les **médias** — mais parce que la gestion centralisée n'avait jamais permis la moindre projection vers le numéro deux de l'empire, un homme qui avait des failles financières et fiscales disséminées à travers le monde, qui était surveillé par les gouvernements et toléré uniquement en raison du grand nombre de personnes qu'il employait dans ses infrastructures.

Mais ce manque de clarté se reflétait aussi dans les comptes — jamais certains, jamais documentés — ils donnaient des références et des chiffres, mais jamais de documents probants.

Et ainsi, sur le front éditorial, un petit exode littéraire vers l'indépendance avait commencé, affirmant : *mieux vaut peu et sûr que beaucoup et douteux.*

Mais dans l'église, les gens étaient distraits, ils parlaient d'autres funérailles, d'autres personnes, et mon oreille saisit un groupe de femmes qui disaient : « *Vous avez entendu ? Le scribe italien est mort lui aussi — celui qui a écrit AMERICA et parlait les langues du monde, les fameux 225 idiomes. Celui que nous aimions toutes parce qu'il donnait sans demander d'argent en échange.* »

Voilà qui me frappa. C'était l'un de ces **succès post mortem** que les humains, d'habitude, ne reconnaissent pas immédiatement et

avec effet immédiat. Il suffit d'une seule femme qui ne vous oublie pas — et le virus se déclenche.

De Jeff, le prêtre dit : « *Nous nous dégarnissons tous les deux. Lui par choix, moi aussi.* »

Bon voyage.

Nando

SUITE VIII

Funérailles de Donald Trump → spectacle total, factions, cirque médiatique

Le Grizzly américain — c'est ainsi que je l'appelais — réussit, même dans la mort, à rester au centre. Une créature née pour les projecteurs, incapable de s'effacer, même quand le rideau était déjà tombé.

Nous avons traversé des années inhabituelles. Il étira l'Amérique au-delà de ses propres frontières, transforma cinquante États en cinquante États plus deux cent sept ambitions, puis fit marche arrière. Un rare acte de retenue — ou simplement le destin qui s'arrêtait pour reprendre son souffle.

Il y eut le chapitre vénézuélien, quand Maduro tomba dans une scène qui tenait plus du cinéma que de l'histoire. Puis la brève fascination pour le Groenland. Puis l'océan Indien, comme s'il suivait une boussole privée que lui seul savait lire.

Il repoussait toujours l'horizon un peu plus loin, même quand personne ne le lui demandait.

Parmi les couronnes, l'une se détachait — un unique œillet. Pas de nom d'expéditeur. Ou personne ne savait, ou tout le monde savait

et avait choisi le silence.

Son Twitter, devenu X, devenu énigme, était sa vraie signature. Elle le marqua le jour où il entra dans la salle, et de nouveau le jour où il en sortit.

Adieu, monsieur le Président.

Nando

SUITE IX

Funérailles de Bill Gates → technologie, contrôle, philanthropie, intelligence

Les fortunes, dans la vie, ne se construisent pas — elles sont **acceptées** puis **gérées** avec la poigne qu'il faut. Bill était exactement cela : une occasion bien exploitée, une manière d'être qui devient un style, une classe, quelque chose qu'on ne peut tout simplement pas oublier.

Je n'oublierai jamais la première fois que je l'ai rencontré, en dehors du campus. Je ne savais pas qui il était, il me bouscula par accident, et comme j'étais jeune et stupide, j'allais le frapper. Mais lui — clairvoyant, attentif, homme de vertu à l'intelligence acérée — me regarda et me dit : « *Gamin, paie deux bières, je n'ai pas d'argent.* » Alors je sortis vingt dollars, et la fille prit la photo.

Quel **fils de pute** — pour ne découvrir que des années plus tard qui il était.

Entrer à ses funérailles me fit l'effet d'entrer dans une réunion de famille, sauf que je ne faisais pas partie de son héritage, et que je n'y avais jamais eu la moindre prétention. Les gens ne cessaient de chuchoter qui il était, ce qu'il était, et derrière cet air calme et posé

qui était le sien, il y avait un homme dont la générosité allait bien au-delà du visible.

Pendant l'homélie, le prêtre dit : *« Grâce à lui, nous avons numérisé l'église, et maintenant les confessions sont enregistrées en secret et envoyées directement au pape. »* Un murmure timide parcourut l'assistance — jusqu'à ce qu'il ajoute qu'il plaisantait : *« Elles ne vont pas à Rome. Elles vont tout droit à la CIA. »*

Les journalistes étaient d'une politesse inhabituelle. Beaucoup avaient travaillé pour lui, et tous réclamaient sans cesse le silence, parce que dans ce temps suspendu, **le cercueil de Bill parlait.**

Adieu, mon ami.

Nando

NEW YORK — ÉPILOGUE

Au bout du compte, tout se referme ainsi : pas de fanfare, pas d'applaudissements, personne pour vous raccompagner à la porte. Juste vous, votre nom écrit quelque part, et un couloir qui refuse de finir.

Savoir ce que les gens disent quand on meurt est un privilège que personne ne devrait avoir. Cela gâche l'idée romantique de la fin. Cela vous montre que la vérité arrive toujours tard, quand elle ne sert plus à rien.

Je marchai entre les cercueils comme un employé de l'au-delà, chargé de rédiger un rapport que personne ne lira jamais. Et quand la décision me concernant tomba enfin, je n'hésitai pas : **je choisis de revenir en femme.** Les plus fortes, les plus affûtées, les plus stratégues. Elles laissent le monde les dire faibles, juste pour voir qui s'y laisse prendre.

Puis ils me demandèrent où je voulais renaître. Je ne les laissai pas finir : **l'Amérique**. N'importe quel État, n'importe quelle ville. Je ne voulais qu'une garantie : que cette fois l'expédition soit gérée par des professionnels, et qu'à la livraison on demande une signature.

Ainsi, je saurai que je suis vraiment arrivé. À l'endroit où je vivrai, et où je mourrai de nouveau. Avec le même calme, la même ironie, le même petit pas que toujours.

Fin.

Nando

NOTE

« Nous avons une chose en commun — et n'allez pas bêtement croire que c'était l'argent. Nous étions tous morts, mais seuls ceux qui racontaient l'histoire ne seraient jamais oubliés. »

Ferdinando Frega